

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Fenêtres dans le ciel, partie II : En route

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 237-243

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# FENÊTRES DANS LE CIEL

## II

### En Route

... Pèlerins du saint tombeau, et rien de plus.  
(Léon Bloy, *La Femme Pauvre.*)

Deux mouvements, à travers les âges, se partagent le monde. Ou plutôt le mouvement et le repos. Une marche vers cette beauté sublime, un élan désespéré vers cette lumière surhumaine, puis, encore, démission et lassitude. Désirs violents du paradis terrestre, et résignation mélancolique ou dédaigneuse. Ainsi voyons-nous alterner comme le flux des marées les vagues d'idéalisme et de réalisme, d'enthousiasme et de platitude. L'histoire de ces pèlerinages à la beauté peut s'écrire comme celle des quêtes du Saint-Graal. Des chevaliers égoïstes ne quittent point les délices de la cour ; d'autres s'en vont par des chemins aventureux dont un seul conduit à la cour du roi Pellès, au royaume de la Beauté. Heureux le chevalier qui y parviendra d'abord ; mais heureux tous ceux qui ont eu le courage de se lever et de partir.

#### Premiers départs.

Parmi ceux qui, éprouvant leur exil, se sont mis en route vers une patrie plus belle, nous citerions les poètes et les dramaturges grecs. Le désordre de Pindare, ne serait-il pas l'enchevêtrement des sentiers de Brocéliande ?

« Etes éphémères, que sommes-nous, que ne sommes-nous pas ? L'homme est le rêve d'une ombre... Que les dieux dirigent sur lui un rayon, un éclat brillant l'entourne... »

Vous vous rappelez aussi la caverne de Platon, où le monde réel ne projette que son ombre...

« O mon cher Socrate, dit l'étrangère de Mantinée, ce qui peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle. Après d'un pareil spectacle, que seraient l'or et la parure et la belle jeunesse dont la vue aujourd'hui te trouble, et dont la contemplation et le commerce ont tant de charmes, pour toi et pour beaucoup d'autres, que vous consentiriez à perdre, s'il se pouvait, le boire et le manger pour ne faire que les voir et être toujours avec eux ? Je le demande, quelle ne serait pas la destinée d'un mortel à qui il serait donné de voir face à face, sous sa forme unique, la Beauté divine ? »

*(Le Banquet)*

Nous n'allons pas oublier le drame d'Eschyle. Parmi ces exilés de la Beauté, Eschyle est un des plus violents et des plus douloureux. Le ciel est de plomb ; l'homme se meut tristement dans ce sépulcre noir, ployé sous la fatalité.

Les dieux sont jaloux, et dès que l'homme cherche à s'élever au-dessus de sa condition, ils viennent la lui rappeler. Parce que les Perses ont franchi le détroit sur un pont de bateaux, les voilà disparus, il n'en surnage plus que des épaves. Prométhée a dérobé pour les hommes le feu du ciel : et Zeus le cloue sur un rocher. Symbolisme poignant de ce désir des hommes jusqu'aux cieux.

Chose curieuse, les auteurs païens, en particulier Eschyle, semblent avoir eu le sentiment confus du mystère chrétien. Héraclès met fin après trois myriades de siècles au supplice de Prométhée. Athéna (la Sagesse) intervient auprès des dieux pour le salut d'Oreste et convertit les Erinnyes en Euménides. Jusqu'à la forme trilogique elle-même, tout accuse l'idée dramatique de la Rédemption : un paradis perdu, un paradis racheté, un paradis retrouvé.

Cette conception du drame, cette hauteur d'inspiration sont, de l'avis de tous les critiques, d'une grandeur et d'une beauté qui nous émeut toujours.

## Chemin perdu. Chemin retrouvé.

Des Romains, nous avons peu de chose à apprendre dans cet ordre. Qu'ils dominent la terre et ils sont contents.

*Tu regere imperio populos, romane, memento...*

Le poète Virgile, qui assigne à ses compatriotes ce devoir tout militaire, est pourtant le seul qui ait le sentiment, et très vague, le désir d'un âge d'or ; les autres, ça ne les intéresse pas. Les dieux romains n'ont rien de mystérieux, rien d'enviable. Qu'on règle leurs comptes, et qu'ils nous laissent la paix. On établit avec eux un commerce juridique et prosaïque, où il n'est pas question de beauté ni d'amour. J'y vois la cause de cette immense pauvreté dont souffre la poésie latine.

Il faut, naturellement, mettre à part les Pères de l'Eglise. La vraie forme du monde, seule la Bible l'a toujours connue, et qu'elle n'est point d'une plaine sans hauteur ni profondeur, mais d'une sphère et d'une croix. Une sphère, l'accomplissement de tous les détails dans cette unité merveilleuse qui fait le Kosmos ; et pourtant l'insatisfaction de cette sphère avec tout ce qui l'habite. Alors intervient ce déchirement perpendiculaire, ce partage crucial qui recueille horizontalement les êtres doués d'intelligence et de désir pour les mettre sur leur direction véritable, entre ces deux pôles qui se les disputent, le ciel et l'enfer. Le Christ a éclairé ce problème de si vivantes clartés que nul, désormais, s'il n'est aveugle ou idiot, n'en pourra plus détourner ses regards. Mais beaucoup, hélas, continuent à mériter ce reproche : « *Facti sunt sicut equus et mulus, quibus non est intellectus.* »

Les Pères de l'Eglise, par les Apôtres, ont reçu le message du Christ. Et quand ils sont, comme S. Augustin, des affamés de beauté autant que de vérité et d'amour, quels accents de splendeur inouïe ! Il faut relire le passage de l'extase d'Ostie, où se marque si admirablement, si délicatement, ce confin mystérieux de toutes les choses terrestres avec leur miroitante beauté, pour que les échos et les reflets s'en prolongent transformés dans

l'espace des réalités spirituelles, jusqu'où la Beauté ne se diversifie plus en apparences, mais réside en elle-même parfaite et infinie. Ah ! il connaissait le sens de ce monde celui qui dit : « Tu nous as faits pour Toi, ô mon Dieu, et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il s'abandonne à Toi. »

Combien inquiète l'intelligence, inquiet notre désir de clarté dans cette terre « où tout reflet de beauté sur une créature est le gémissement d'une indigence ». (S. Aug. in Ps. 148).

## La Quête du Saint-Graal.

Il a souffert de la même nostalgie, notre moyen-âge. Ses désirs sont montés jusqu'au ciel, dans la ferveur des flèches gothiques et des hymnes d'amour. « *Multa verba non satiant animant*<sup>1</sup> », constatent leurs étranges poètes.

Le moyen-âge s'est mis à la quête du Saint-Graal. Peut-être faut-il voir dans les symboles que certains auteurs voudraient faire dériver de souvenirs païens, un essai nouveau pour intégrer tout l'homme dans l'ordre de l'amour. Ce n'est plus à l'acropole qu'on frappera, mais au château du roi Pellès, Et peut-être cette mystérieuse question que Perceval néglige de poser et qui lui cause de si longs errements, est-elle éternellement le symbole de l'humble demande que d'orgueilleux artistes ne veulent pas faire à Dieu, seul capable d'y répondre. Au lieu de monter au ciel — sans doute par des chemins ardu —, on s'obstine à tirer de la terre une beauté qu'elle ne peut pas donner et dont l'absence nous laisse mourir de faim. Le poète ne sera point abreuvé à une autre source que l'homme, — que l'homme sanctifié et racheté, où toutes les puissances désormais ont retrouvé leur équilibre. Qu'il s'agisse de vie ou de vérité ou de beauté, il n'est plus question maintenant de quêtes *terriennes* ; il nous faut aller aux quêtes *célestielles*. C'est ce qu'avait compris ce déconcertant moyen-âge, « énorme et délicat ».

<sup>1</sup> *Imit. Christi.*

## Découverte du monde.

A mesure que l'homme prend possession de la terre, il oublie Dieu. L'imprimerie, qui devait publier ses louanges, ne servit d'abord qu'à mirer la gloire de l'homme ; et la découverte des monuments humains, au lieu de mieux montrer à l'homme son indigence, ne servit qu'à le recourber « sur sa différence essentielle ». En regardant le paradis terrestre, Dieu seul avait le droit de constater que toute chose était bonne, car il n'y manquait pas lui-même. Mais l'homme, quand il trouve parfait ce qui se voit et se touche, il est exempt de s'élever plus haut. Au ciel de la Renaissance, quelles constellations prodigieuses, et pourtant, comme elles brilleraient de plus d'éclat si Dieu restait à ce firmament le Soleil de Justice!

Plus de quête du Saint-Graal, plus de divine Comédie, mais cette floraison charnelle, fâcheux mirage du vrai paradis. *Idolorum servitus*. Jugées sous un jour éternel, quoi d'autre, sinon une forêt d'idoles ? *Os habent et non loquentur, aures habent et non audient, pedes habent et non ambulabunt : non clamabunt in gutture suo*. Une bouche et point de voix ; des narines, et rien à respirer ; des pieds, et aucun pas vers cette patrie qui était leur, maintenant oubliée...

Comme les Romains ont dominé la terre politiquement, les hommes de la Renaissance ont établi sur elle une sorte de domination spirituelle, et ils sont devenus, dans un sens tragiquement ironique, les Princes de ce Monde, — ceux auxquels s'adresse l'anathème : « Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim. » Ayant saisi la première partie de la parole apostolique « Tout est à vous », ils ont oublié la seconde, qui est essentielle, « Mais vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu ».

## Pascal et Descartes ou la Croisée des Chemins.

La Renaissance ne rassasie pas tout le monde. Le 17<sup>e</sup> siècle a vu de quel feu dévorant furent consumés un Descartes et un Pascal. Faim d'amour et de clarté, de justice et de beauté. Les voici sur des chemins différents : le premier se jette dans la raison humaine, et le

second se jette en Dieu. Mais parce que Dieu n'est pas vu, qu'il reste à nos yeux de chair et même à notre intelligence profondément caché, Pascal, toute sa vie, semble côtoyer un abîme. Quel spectacle horrifiant que celui de l'homme, « ce monstre d'égoïsme né pour le plaisir, ce mort qui paraît vivant, ce cloaque d'erreur et d'impureté, d'hypocrisie et de mensonge ; ce puits d'inconstance, d'ennui, d'inquiétude, de bassesse, jusqu'à se soumettre aux bêtes, jusqu'à les adorer ; ce monstre au cœur creux et plein d'ordures » ! Et cependant, quel spectacle à nous figer d'admiration pour l'éternité, si nous considérons que ce roseau, le plus faible de toute la nature, est un *roseau pensant* ; que son intelligence a faim de la Vérité, et que Dieu seul saurait combler son cœur. Quelle consolation à guérir tout désespoir, de se rendre compte que « si l'homme n'est pas digne de Dieu, il n'est pas incapable d'en être rendu digne. » Alors, quelle faim de Dieu ! Et non pas d'une idée géométrique ou philosophique, mais de *Quelqu'un* qui nous aime et qu'on aime jusqu'à l'infini, et d'une main sur notre cœur.

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob,  
non des philosophes et des savants.  
Certitude ! Certitude ! Sentiment ! Joie ! Paix !  
Dieu de Jésus-Christ,  
*Deum meum et Deum vestrum*  
Ton Dieu sera mon Dieu...

etc.. éd. Brunshwig, p. 142.

Ce sont les accents d'un cœur violent que ne saurait contenter la terre ! Et parce que ce Dieu d'amour reste caché sous des apparences, Pascal entreprendra, lui aussi, sa quête douloureuse jusqu'au jour où la mort lui révélera des splendeurs.

Une lettre à Mme Périer nous le montre vivant ainsi, étranger au milieu des symboles.

Les choses corporelles ne sont que des images des spirituelles, et Dieu a représenté les choses invisibles dans les visibles... Tout ce qui ne va point à la charité est figure. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure. Car puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figuré. Une seule chose est nécessaire, et nous aimons la diversité ; et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités, qui mènent au seul nécessaire.

Est-ce une condamnation de la poésie, ou bien une revendication de la poésie, un rachat qui la voue au seul nécessaire ?

Descartes, lui, n'est pas inquieté par les figures. Point de mystère, point d'abîme autour de ses pieds. Attachons-nous à la raison, qui est un guide fidèle et sûr. *Est, est, non, non*. Toute idée qui n'est pas claire et distincte vient du Malin. Et qui décidera de ce *Est, est*, ce n'est point l'autorité — même pas celle de Dieu —, et pas l'évidence objective, mais le jugement de notre intelligence. On démontrera le monde et notre esprit lui-même, ainsi qu'on démonte une horloge, et rien n'aura plus de secret pour nous.

Pourtant Descartes, malgré lui, se butte au mystère ; et il a une manière de l'esquiver qui irrite profondément Pascal.

Je ne puis pardonner à Descartes. Il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu.

Le Dieu de Descartes est le même que celui de Voltaire, — le Dieu des philosophes et des savants, l'horloge nécessaire pour expliquer les mouvements de l'horloge, mais non point le Père, non point l'ami, ni le pain dont nous avons faim, ni la suprême Beauté dont l'absence est plus froide que la nuit. Cette philosophie, dit Pascal, nous n'estimons pas qu'elle vaille une heure de peine. Tout cela est inutile, incertain et pénible ; et Descartes lui-même est inutile et incertain. (*Pensées*, Brunschwig, pp. 360-361.)

(à suivre)

Marcel MICHELET